Nouvelles d'Israël

Collectif

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

MINIATURES

Nouvelles d'ISRAËL

Nava Semel
Etgar Keret
Orly Castel-Bloom
Mohammed Aldirawi
Alex Epstein



MAGELLAN & Cie /// COURRIER INTERNATIONAL

Avant-propos

Désormais partie intégrante de cet Orient proche que l'on appelait le Levant, entre Méditerranée et Jourdain, entre désert du Sinaï et collines du Liban, Israël est cet État-miniature que les tourments de l'histoire ont façonné, à l'antique emplacement de la Judée-Samarie et de la Palestine des textes anciens.

Lieu de naissance ou de cohabitation des trois grandes religions monothéistes – judaïsme, christianisme et islam – cette terre est devenue depuis sa création en 1948 terre d'accueil pour nombre de rescapés du judaïsme européen, décimés, dépouillés de leurs biens, brutalement coupés de leurs racines culturelles et linguistiques, mais résolus à survivre et à s'inventer une nouvelle vie sur ce petit morceau de territoire.

Chaque décennie qui suivit la création de cet État fut marquée par des bouleversements politiques et sociaux, et par des guerres. Les années 1950 furent caractérisées par la vague d'immigration de Juifs originaires des pays arabes, du Maroc, du Yémen, d'Irak et de dizaines de milliers de Juifs de quelque soixante-dix autres pays, d'Europe centrale (Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie…) ou d'Europe de l'Est (URSS), tous arrivés avec leur propre langue, leur propre héritage national et leur bagage culturel. Les années 1960 furent marquées avant tout par la victoire militaire de la guerre des Six-Jours de 1967, suivie par la guerre du Kippour de 1973. Les années 1970 et 1980 virent les premières tentatives de paix avec le monde arabe, à commencer par la visite historique du président égyptien Anouar el-Sadate en 1977. Au seuil du XXI^e^ siècle, Israël a emprunté la longue voie devant conduire à la normalisation de ses relations avec la majeure partie du monde arabe.

Dès lors, les conditions étaient réunies par la force des choses pour une intense activité littéraire. L'une des plus vieilles langues du monde, l'hébreu, encore utilisée dans la prière, avait cessé d'être parlée dans la vie quotidienne. Au cours du XX^e^ siècle, la plupart des ultra-orthodoxes s'étaient cependant ralliés progressivement à la pratique d'un hébreu « modernisé », tout en

conservant l'hébreu religieux pour le culte.

La littérature israélienne s'écrivant en hébreu naquit avec l'histoire de la fondation de l'État d'Israël et avec la pratique de cette langue. Ce qui fait de la littérature israélienne une « jeune littérature ».

Après Abraham B. Yehoshua, Amos Oz, Aharon Applefeld, une nouvelle génération d'écrivains a émergé, une jeune garde de nature très différente de celle de ses aînés, qui ne s'intéresse plus de la même façon aux questions de l'édification de la nation, à l'intégration des nouveaux immigrants, à l'héroïque caste des pionniers des kibboutzim, au *melting-pot*, aux inquiétudes pour l'avenir du pays. Leurs soucis rejoignent souvent ceux des écrivains américains ou européens, et ce qui importe pour eux, ce ne sont plus nécessairement les causes pour lesquelles leurs parents ont souffert, mais une interrogation sur le monde d'aujourd'hui. Citons, parmi ces écrivains, Orly Castel-Bloom, Etgar Keret, Alex Epstein, présents dans ce « Miniatures Israël », tout comme Nava Semel, auxquels nous avons joint un jeune auteur palestinien originaire de la bande de Gaza : Mohammed Aldirawi.

Pierre ASTIER

Nava Semel (née en 1954 à Tel-Aviv), diplômée d'histoire de l'art, a été critique d'art et journaliste pour la presse israélienne. Outre des romans et des recueils poétiques pour la jeunesse, elle est l'auteur de trois romans pour adultes, de recueils de nouvelles et de plusieurs pièces de théâtre. Elle a obtenu en 1994 le Prix méditerranéen des femmes écrivains et, en 1996, le Prix du Premier ministre israélien pour la littérature. Nava Semel poursuit également une activité de scénariste et de productrice pour la télévision et la radio israélienne. Elle a reçu en 1996 le prix de la radio autrichienne pour la meilleure dramatique.

Nava Semel est membre de l'institut Massua des études de l'Holocauste et du conseil supérieur de Yad Vashem (Mémorial de la Shoah en Israël).

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

– *Poèmes de grossesse et de naissance*, Sifriat Poalim, 1983
– *Chapeau de verre*, (nouvelles), Sifriat Poalim, 1985
– *Une vieille dame*, (théâtre), Adam, 1987
– *Gershona le convenable*, (roman jeunesse), Am Oved, 1988
– *L'Enfant derrière les yeux*, (théâtre), Modan, 1988
– *Leçons volantes*, (roman), Am Oved, 1990
– *Liluna*, (poésie), Yediot Aharonot, 1998
– *Jeux de nuit*, (roman), Am Oved, 1994
– *Mariée sur le papier*, (roman), Am Oved, 1996
– *Qui a volé la présentation ?*, (jeunesse), Yediot Aharonot, 1997

PETITE ROSE EN MÉDITERRANÉE

« Les promesses données par amour ne doivent pas être traitées à la légère », disait ma grand-mère. Comme je ne comprenais pas qui prêtait serment et qui le respectait, elle s'empressait d'ajouter : « Il faut savoir se montrer toujours reconnaissant, ne serait-ce que pour un modeste rameau de prunier. »

Les mots jaillissent d'entre ses lèvres comme de menus alevins, tandis que le foulard détrempé qui lui enserre le crâne s'égoutte. Jusqu'à la mort, elle prit soin de s'envelopper la tête. Avec une pièce d'étoffe grise et élimée qui lui dissimulait même les oreilles, interdisant à la moindre mèche rebelle de s'exposer à la vue. Aujourd'hui encore je me demande quelle était la couleur de ses cheveux puisqu'ils restaient couverts la nuit aussi.

« Procède par gestes humbles et doux, m'ordonne-t-elle d'une voix calme, mesurée. Ne cherche pas à t'imposer, à être la plus forte. »

Je fends les flots, et la peur me déchire. Les mains crispées, je serre les coudes. Mes doigts heurtent au passage les attaches de ma tunique. Il serait tellement facile de la dégrafer !

Sous la surveillance de mon professeur, je trace à contrecœur des ronds dans l'eau. Mes pieds se posent dans un mélange de vase et de cailloux tranchants, mais je ne glisse pas car grand-mère me retient fermement. Elle m'avertit des écueils, se cambre pour affronter les vagues et m'immerge les bras avec détermination comme s'il s'agissait de pagaies. « N'oublie pas, ne te laisse pas entraîner sans réfléchir, mais abandonne-toi au sourd murmure des profondeurs. »

Nous sommes entourées de baigneuses vêtues de pied en cap. Une foule compacte qui barbote et s'éclabousse. Elles ont des rires d'enfants la veille de vacances inattendues. Même la plage publique ne connaît pas une telle agitation. Une multitude de foulards, de chapeaux de paille et autres coiffes flottent comme autant de ballons multicolores.

Je lance un regard en direction de la cabine du maître-nageur. Le seul homme des environs. Une paire de jumelles lui masque les yeux, un lourd sifflet jaune sommeille sur son torse. La décence exige que même le

secouriste porte une chemise.

Trouvait-il un plaisir inavoué à deviner les formes cachées sous les vêtements ? Se moquait-il en secret de cet acharnement étrange à la pudeur ? Ou bien, occupé comme moi à guetter les dangers, aspirait-il seulement à un peu d'ombre ?

« Je vais t'apprendre la brasse », avait claironné ma grand-mère en m'emmenant à la mer. Les desseins qu'elle nourrissait pour moi tenaient plus du vœu pieux que d'un véritable engagement.

Sur la plage réservée aux femmes, aucun mâle n'a le droit de franchir la barrière, hormis les garçons de moins de treize ans dont les deux longues mèches bouclées, qui leur retombent sur les tempes, frisent encore davantage en s'imbibant d'écume. Des épingles à cheveux maintiennent leur calotte en place. De temps à autre, un bambin se retrouve nu-tête et éclate en sanglots. Autour de donjons et de douves éphémères, des enfants affairés laissent traîner dans le sable les franges de leur talith.

Comment se fait-il que ma grand-mère soit si experte en natation ? Ce n'est pas la première fois que j'essaye d'apprendre à nager. La peur me paralyse, comme lors de toutes mes tentatives précédentes. Je suis incapable de me jeter à l'eau. Mon jupon, trop long et ridicule, se colle à mes mollets, me fouette les talons à chaque assaut des vagues et me tire vers le fond, tel un boulet. Quant à ma grand-mère, elle paraît aussi légère que les embruns dans sa robe gonflée par la houle, corolle renversée à la surface de l'eau. Je réprime un fou rire, car grand-mère Reisel porte un prénom qui signifie justement *Petite Rose*. Malgré les entraves du vêtement, rien ne la freine dans sa progression vigoureuse. Ni n'obscurcit le souvenir que j'ai d'elle. Grand-mère avance, et je reste sur place, tellement attentive.

***

En 1919, Zelig-Haïm Gutmann, qui avait été fait prisonnier des Russes pendant la guerre, revint de captivité. De retour dans son village, une petite localité située sur les contreforts des Carpates dans la région de Marmuresch au bord de la rivière Tisza, il résolut d'épouser Reisel, la fille aînée de Sander, l'administrateur communautaire. Comme Gutmann n'avait pas les moyens de s'offrir les services d'un marieur, il dut recourir à l'entremise de l'oncle Shmuël.

Le temps ne semblait pas avoir eu d'emprise sur la bourgade. Dès l'aube, les ivrognes attendaient patiemment à même le sol que s'ouvrît la porte de la taverne. Ils suppliaient Mandel, le serveur juif, de leur faire crédit d'un verre de schnaps, et Tsitsol, le forgeron, en buvait bien trois à la suite, cul sec, avant de consentir à ferrer le moindre sabot de cheval. Près du puits, les femmes pataugeaient dans la boue. Elles échangeaient les secrets les plus intimes tout en actionnant la poulie pour remonter leur seau et s'en allaient ensemble, sans s'arrêter de papoter, ramasser du bois mort pour le chauffage, puis faire leur

lessive au fil de l’eau.

Les fidèles de la synagogue se retrouvaient toujours à leurs places attitrées, et Sander, à qui la grande scierie appartenait, s’installait immuablement du côté de l’Orient, près des rouleaux de la Thora qu’il avait l’honneur, un samedi sur deux, de sortir de leur tabernacle. Les dévots entretenus, censés se consacrer à l’étude, se chauffaient autour du poêle en soupirant à la suite d’Itsele : « *Oï Veï*, que la vie est dure ! » Même Mariana, la marchande d’amour, exerçait encore près du cimetière et, comme par le passé, elle tirait le rideau de sa fenêtre par respect pour les morts dont plus d’un pourtant avait fait partie de ses clients, Zelig-Haïm Gutmann, lui, rêvait d’un ailleurs. Il ne possédait rien, hormis son uniforme de soldat. Toute son enfance, Zelig-Haïm avait subi les jets de pierres et les insultes de Gregor : « Sale *Jid*, sale *Jid*, ta tombe est encore vide ! » Quand son persécuteur se mit au garde-à-vous pour lui demander la permission de toucher les boutons dorés de sa veste de militaire, Zelig-Haïm ne put cependant savourer pleinement sa revanche, puisque lui-même, à l’issue de sa captivité, n’avait eu d’autre choix que de regagner ce village dont il connaissait certes chaque recoin, mais qu’il refusait de considérer comme sien pour autant. Maigre et de petite taille, Zelig-Haïm Gutmann n’était ni particulièrement laid, ni spécialement beau, malgré l’éclat de son regard. Sans fortune aucune, il n’était pas non plus de naissance illustre. Sa mère était morte en couches. Élevé par l’onde Shmuël, il fut atteint de diphtérie à l’âge de six ans. C’est d’ailleurs la raison pour laquelle il reçut le second prénom de Haïm – *La Vie* –, sobriquet qu’il conserva même après s’être rétabli par miracle. De constitution chétive, le jeune garçon avait été la proie des quolibets. Ses détracteurs prétendaient qu’il risquait de s’envoler au moindre souffle et de traverser la frontière toute proche par la voie des airs. Adulte, il s’enrôla dans les troupes autrichiennes, et tous s’esclaffèrent : « Une armée qui comprend dans ses rangs un tel bon à rien est battue d’avance ! » Il fut le seul homme du village à répondre à l’ordre de mobilisation. Les autres se cachèrent dans les greniers ou dilapidèrent leurs économies en pots-de-vin afin d’obtenir les faux papiers qui leur permettraient d’échapper à la conscription. Son cousin alla jusqu’à s’infliger une infirmité irréversible en se coupant un doigt pour se soustraire au service militaire obligatoire. À la nouvelle que Zelig-Haïm avait été fait prisonnier, quelqu’un déclara : « Il est perdu. Un souffreteux comme lui ne tiendra jamais le coup. »

Il revint pourtant, à la surprise générale. Pendant les trois années de sa captivité, sous des cieux d’une lactescence polaire, il s’était juré de revoir Reisel, la fille de Sander, l’administrateur communautaire, et de la prendre pour femme.

* * *

Je repense avec nostalgie à mon maillot de bain que je dissimulais sous mes vêtements. Bien qu’il soit usé jusqu’à la corde et que ses couleurs se soient

ternies, je n'en mets pas d'autre lorsque je vais à la plage publique, si proche et si lointaine, juste de l'autre côté de la palissade. De fines bretelles qui laissent des marques claires sur mes épaules bronzées. La sensation de brûlure sur mon dos qui s'expose au soleil. Mes cuisses recouvertes d'une fine poussière saline.

Assise à l'arrière de l'autobus, je me recroquevillais sous mon chapeau de paille pour ne pas me faire remarquer. Personne ne devait s'apercevoir que je me rendais à la plage orthodoxe. Ma grand-mère m'avait tressé deux nattes avant de sortir. Profitant de son inattention, j'avais retiré mes chaussettes, mais les pans de mon chemisier à manches longues recouvraient jusqu'à mes genoux. Je me souviens avoir demandé : « Pourquoi sommes-nous obligées de nous baigner tout habillées ? Dieu serait-il viril ? » Grand-mère eut un éclat de rire.

* * *

Shmuël, l'oncle de Zelig-Haïm Gutmann, quitta penaud la maison de Sander. Il fallait être bien audacieux pour demander la main de Reisel. Vive d'esprit et versée dans l'étude des textes sacrés, cette fille maîtrisait non seulement la dialectique talmudique aussi bien qu'un homme, mais elle jouait sans la moindre fausse note les sonates de Chopin sur le piano blanc que son père avait ramené du chef-lieu à prix d'or. Une telle perle méritait mieux qu'un pauvre bougre efflanqué, sans avenir et d'ascendance douteuse. L'administrateur s'était exclamé : « Jamais de la vie ! » En outre, Reisel avait déjà un prétendant, riche, dont la famille habitait dans la grande ville de Budapest : les conditions étaient sur le point d'être fixées. Et Sander d'éconduire l'importun sans autre forme de procès. L'oncle Shmuël se jura d'exiger des excuses. En attendant, il n'adresserait plus la parole à l'administrateur jusqu'à Kippour, le jour du Grand Pardon.

Reisel était restée derrière la porte à écouter, rongeant son frein. Certes, Zelig-Haïm n'était plus depuis longtemps au cœur de ses préoccupations, mais elle n'avait pas oublié cette rencontre inopinée au bord d'un des ruisseaux qui se jetait dans la Tisza. C'était au temps de l'enfance. Zelig-Haïm était bien trop timide pour se montrer loquace. Confusément, Reisel se sentit appelée à prendre les devants : savait-il que cette petite rivière finirait par se déverser dans la mer immense ?

Le maigre adolescent regardait son reflet dans l'eau courante, rêvant à des pays lointains peuplés de gens différents. Reisel, malgré son jeune âge, était dotée d'une intuition suffisamment fine pour pénétrer dans le for intérieur de ce garçon tourmenté. Partout sur les coteaux alentour, les vergers abondaient. D'un geste inexpliqué, Zelig-Haïm brisa l'extrémité d'une branche de prunier, déposa délicatement son offrande à la surface de l'onde et affirma : « Ce rameau te conduira là où il ira. »

Reisel avait gardé, gravé dans sa mémoire, le souvenir de ce regard de jais, fébrile à force de persuasion. Sans ce regard, elle n'aurait sans doute pas pris de tels propos au sérieux et se serait ralliée au camp des détracteurs. Deux jours après la visite de Shmuël, elle annonça à son père qu'elle n'accepterait jamais personne d'autre que Zelig-Haïm pour mari.

« Une femme serait-elle en droit de décider à présent ? », s'offusqua Sander. Il n'avait pas élevé sa fille pour qu'elle secouât le joug. Cependant, comme elle s'obstinait dans son refus, il résolut d'employer la manière douce. Comment ce va-nu-pieds subviendrait-il aux besoins d'une épouse ? Un père pouvait-il précipiter l'aînée de ses enfants dans la misère ? Reisel devrait-elle mener une vie de paysanne et vieillir avant l'heure ? Finalement, il eut recours à un stratagème : il consentirait à donner la main de sa fille à Zelig-Haïm lorsque ce dernier prouverait qu'il avait les moyens d'acheter une maison. Le père de Reisel riait sous cape. Une telle perspective était inconcevable. Sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, un décret hostile aux Juifs n'avait-il pas été prononcé, leur interdisant de posséder des terres ? Soumis au fermage pour cultiver leurs champs, ils devaient soudoyer des chrétiens pour toute acquisition détournée. Zelig-Haïm ne serait pas propriétaire avant la venue du Messie, et l'on entendrait plus parler de ce gringalet, pauvre fétu emporté par le vent !

* * *

« Méfie-toi des tourbillons, s'écria grand-mère. Les courants sont changeants, le vent est capricieux. Laisse-toi séduire par la douceur de l'onde, griser par le murmure des vagues, mais prends garde aux tempêtes, car les flots ne te seront jamais fidèles. Un océan ne vaut pas l'amour d'un homme. »

À deux pas de la maison où vivait Mariana, la prostituée, une cabane de bois était à vendre près du cimetière. Zelig-Haïm désespérait toutefois d'arriver à ses fins. Cherchant un prête-nom, il alla trouver Gregor et lui proposa, en guise de rétribution, l'un des boutons de son uniforme. Mais chaque jour, le goy en réclama un de plus, remettant sa réponse au lendemain, et la veste militaire aurait perdu jusqu'à la dernière particule d'or sans l'arrivée d'un envoyé venu de Palestine.

Le sioniste s'était assis à l'entrée de la synagogue. Il portait dans le dos un simple sac de toile, et le linge qui lui enveloppait la tête lui donnait l'air d'un berger biblique. Gregor venait d'annoncer à Zelig-Haïm qu'il ne ferait jamais le jeu d'un *Jid*, pas même pour l'achat d'une porcherie. Les boutons d'un uniforme autrichien, hérités d'une armée vaincue, étaient de trop piètre valeur en comparaison des perspectives d'enrichissement esquissées par la récente découverte d'une mine d'or.

Les dévots entretenus avaient formé un cercle autour de l'envoyé. En retrait, Zelig-Haïm buvait les paroles enflammées de l'orateur au sujet de ce lord anglais, noble et magnanime, qui avait octroyé au peuple juif un refuge en

Palestine. « C’est une pure invention », trancha Itsele, le plus âgé d’entre eux, persuadé d’avoir affaire à quelque forcené échappé d’un asile. Le sioniste brandit une liasse de documents sous le nez de l’incrédule :

« Jugez vous-même ! C’est écrit noir sur blanc. Une lettre adressée par Lord Balfour au millionnaire Rothschild.

— Un pays en effet, sur le papier ! », s’esclaffa Itsele. Ses acolytes éclatèrent de rire. Le sioniste jura sur l’honneur qu’il était bien le représentant de la société foncière Kinian Ad et que tout un chacun pouvait s’adresser à lui pour acheter à bas prix un véritable domaine.

De la terre à vendre ? Le regard de Zelig-Haïm Gutmann s’illumina. Où pouvait avoir lieu un tel prodige ? « À Tel-Aviv, proclama le délégué, la première ville du renouveau hébraïque, une cité surgie de l’or des sables, au bord d’une mer d’azur ! Une métropole parcourue de tramways et hérissée d’immeubles qui atteignent le ciel, comme autant de tours de Babel ! Sur la place centrale, une fontaine de cristal crache des feux d’artifice au son d’un orchestre. Les nouveaux immigrants, qui ont la chance de vivre dans ce havre de paix, se délectent des mets les plus fins, d’oies gavées et de veaux gras, de toutes sortes de gâteaux au miel et des fruits les plus beaux. Les vendredis soir et les jours de fêtes se tiennent des festins paradisiaques. De gigantesques navires accostent les quais du port immense où débarquent quotidiennement des Juifs venus des quatre coins du monde, et où se fondent les langues des douze tribus perdues. Nombreux sont ceux qui quittent même l’Amérique pour rejoindre le sol béni de leurs ancêtres. Dépêchez-vous, les places sont comptées ! »

Zelig-Haïm ne se le fit pas répéter. Il arracha les boutons de son uniforme et régla une avance sur paiement.

* * *

Grand-mère s’éloigne de moi à la nage.

Seule, je m’essuie le visage éclaboussé d’écume. Quelle tristesse ! Apprendre la brasse tout habillée est au-dessus de mes forces. Derrière la clôture entoilée, je me sens observée. Cette plage attire immanquablement les curieux. Il se trouve toujours quelque garnement pour se jucher sur les épaules d’un camarade et contempler l’étrange spectacle qui s’offre à sa vue de l’autre côté de la palissade. Peut-être même d’aucuns ont-ils l’espoir secret qu’une des femmes transgresse les interdits et ôte ses vêtements.

Grand-mère ne se laisse pas perturber. Distante, elle considère qu’au-delà de la barrière, rien ne la concerne plus. Je suis indignée. Qu’ai-je à faire de savoir nager ? Aucun précepte religieux ne m’y oblige.

Au troisième jour, Dieu créa la mer. Dans mes moments de découragement, grand-mère s’efforçait de me remonter le moral en me racontant quelque petite histoire susceptible de soustraire mon esprit au tourment de l’épreuve.

Les eaux furent le premier des éléments à chanter la gloire de l'Éternel. Lorsque celles du dessus durent se séparer de celles du dessous pour laisser place au ciel, ces dernières répandirent leurs larmes en vagues déferlantes et voulurent changer l'ordre réglé par la providence, enrageant d'être si loin du Tout-Puissant.

Quiconque a assez d'audace pour inverser le cours de l'Histoire ne peut que réussir. Il ne faut pas capituler, disait grand-mère en m'empêchant de regagner la terre ferme.

***

L'acte de vente signé, Zelig-Haïm Gutmann se rendit en personne chez Sander : « Les conditions sont remplies, déclara-t-il en déposant le document sur le bureau de l'administrateur. J'ai acheté une maison. Logis et dépendances. Bien plus loin vers l'est que vous ne pourrez jamais vous placer à la synagogue, là où les séraphins et les chérubins évoluent dans les airs autour du trône divin, au centre de l'univers. »

Sander et son épouse supplièrent Zelig-Haïm de renoncer à emmener leur fille dans cette contrée lointaine et désolée. Pour l'amour de Reisel. Quitte à partir, mieux valait choisir la direction du ponant. Ils se résigneraient. Sander prendrait entièrement à sa charge les frais du voyage pour New York via Hambourg. Les lettres postées outre-atlantique étaient dignes de foi. Toutes abondaient en louanges à l'égard de la prodigieuse Amérique. La Terre promise, c'est là-bas qu'elle se trouvait, n'en déplût à ceux qui débitaient des sornettes au sujet de quelque aristocrate anglais ! Du reste, qui se souvenait de son nom ?

***

Dans la mémoire de Reisel, les réminiscences coulaient à flots comme autant de pétales de rose. À soixante-quinze ans, grand-mère était imbattable. Malgré son foulard et le poids du vêtement, elle rejoignait sans effort le brise-lames en quelques mouvements de brasse. Avait-elle jamais défié un homme à la nage, hormis peut-être son mari ? Je l'ignore. Mais lorsque nous arrivâmes à la plage ce jour-là, le secouriste s'exclama avec déférence : « Madame Gutmann, j'espère que votre petite-fille sera une aussi bonne nageuse que vous. »

Révoltée, je retenais mes larmes. Avais-je besoin de tant me démener, sachant que je ne deviendrais jamais capitaine de navire ni poisson ? Sur ces considérations, j'entrepris d'ôter mon chemisier.

D'un caractère opiniâtre, grand-mère n'était jamais à court d'arguments théologiques. À l'en croire, la mer aussi était rebelle, puisque les vagues avaient cherché à se rapprocher du trône divin au troisième jour de la Création. Leurs intentions méritoires avaient pourtant incité l'Éternel à prononcer, dans Sa grande clémence, un nouveau décret : désormais, chaque

fois que les eaux du ciel désireraient entonner un psaume pour célébrer Sa gloire, elles devraient en demander la permission à leurs sœurs sur la terre.

Moi, je n’avais pas du tout envie de chanter.

***

Les préparatifs de la cérémonie se déroulèrent à la hâte, car Zelig-Haïm était impatient de partir. Peut-être redoutait-il quelque retournement de dernière minute de la part de Sander tant que l’union ne serait pas scellée. Le jour des noces, les affaires courantes furent suspendues et les amies de la jeune épousée, vêtues de leur plus belle robe, fêtèrent l’heureuse élue par des danses enjouées. Malgré les vagues protestations de Zelig-Haïm, Sander avait fait venir l’orchestre du village voisin dans une carriole spécialement apprêtée. Même l’amuseur local comptait parmi les convives qu’il divertirait par ses rengaines les plus facétieuses. Sur l’estrade de bois, Reisel, assise dans un fauteuil entièrement tapissé, tenait à la main un bouquet de fleurs de prunier cueillies la veille au bord du ruisseau où le couple s’était rencontré quelques années plus tôt. Les demoiselles d’honneur évoluèrent d’abord par groupes de deux, puis elles formèrent une ronde. On aida la mariée à descendre de son piédestal, et elle se joignit à ses compagnes pour une ultime virevolte avant d’être consacrée femme sous le dais nuptial. Reisel et Zelig-Haïm furent ensuite conduits dans une pièce où ils furent laissés seuls. Pour la première fois depuis l’enfance, ils échangèrent alors quelques paroles et non pas seulement des regards. Bien qu’elle se crût petite et menue, Reisel était de plus grande taille que Zelig-Haïm, ce qui avait provoqué quelques claquements de langue désapprobateurs de la part d’Istele et des dévots entretenus. Reisel résolut de lancer son bouquet de mariée dans l’affluent de la Tisza, en hommage à tous ceux qui, un jour prochain, viendraient s’établir, eux aussi, dans le pays que le lord anglais leur faisait miroiter. Persuadée que l’exemple de Zelig-Haïm ne resterait pas sans suite, elle se promit également d’envoyer, dès l’arrivée à Tel-Aviv, une lettre où elle vanterait la splendeur de la terre d’Israël. Sander serait bien obligé d’admettre la vérité.

Après les sept bénédictions d’usage, on installa les mariés sur des chaises rapprochées, puis, comme le veut la tradition, chaque membre de l’assistance, relevant l’extrémité du foulard de soie que Reisel agitait devant elle, décrivit deux cercles autour de la jeune épousée. Même le sioniste sacrifia à la coutume, mais la pièce d’étoffe qu’il portait en guise de couvre-chef se retroussa sous l’effet du mouvement. La scène déplut à Sander qui ne put s’empêcher de penser aux battements d’ailes d’une oie sur le point d’être égorgée. Tout en se pavanant, l’envoyé s’écria à l’intention de Zelig-Haïm : « Je vous ai réservé la plus belle propriété de tout Tel-Aviv. Prenez-en soin comme de la prunelle de vos yeux. Buvons à votre réussite dans la première ville du renouveau juif ! Je suis prêt à parier que vous y occuperez une position aussi enviable que celle de votre beau-père. »

Sander s’avança en dernier. Il était le seul à avoir le droit de saisir la mariée à bras-le-corps. Il dansa mais ne put retenir ses larmes, et Reisel en fut fort attristée. L’amuseur déclara aussitôt : « Zelig Gutmann est un homme bon. Puisse-t-il, avec sa compagne, relever notre ancien pays de ses ruines ! » Unique dérogation à la séparation des sexes, les proches se pressèrent alors promptement autour du jeune couple pour le féliciter.

En cachette, la mère de Reisel remit à sa fille un livre prohibé, *L’Ange Raziel*, ouvrage tenu pour dangereux, mais qui protégerait le foyer conjugal de l’adversité. À la sortie du village, les dévots entretenus, la bouche encore pleine de gâteau, firent leurs adieux aux mariés, et Itsele offrit à Zelig-Haïm un présent de choix, digne d’un véritable lord anglais : le haut-de-forme qu’il avait dérobé à l’un des musiciens !

Fielleux, Gregor grommela : « Bon débarras. Cela fait toujours deux *Jids* de moins ! » Cependant, Mariana, que Zelig-Haïm n’avait jamais insultée, se couvrit la tête d’un châle et adressa ses vœux de bonheur aux mariés.

* * *

J’ai peur de me noyer. C’est aussi bête que cela. Il faut être bien téméraire pour affronter, ne serait-ce qu’un court instant, une force si terrifiante.

Ma grand-mère disait : « Ne crains rien. La mer, le Très-Haut l’a enfermée derrière une porte. Il a circonscrit l’espace des flots. Pour l’éternité. »

Une femme nous interpella : « Cette petite devrait se protéger le visage des coups de soleil !

— Je suis déjà bien assez emmitouflée comme ça, répondis-je avec insolence. D’ailleurs, je ne vois pas quel mal il y aurait à laisser son corps respirer un peu ? Après tout, Dieu ne nous a pas créés avec des vêtements sur le dos !

— L’honneur du Tout-Puissant, décréta grand-mère, exige que nous gardions une certaine pudeur, même à l’abri des regards. Cela est d’autant plus vrai dans un lieu en plein air. »

* * *

Les époux arrivèrent en été. Le bateau jeta l’ancre près du port de Jaffa, à quelque distance des premiers bancs de sable. Meubles et bagages, hissés sur un canot, furent débarqués à prix d’or. Reisel veilla à ce qu’aucune des caisses de sa dot, toutes remplies à craquer de coussins brodés et de draps ourlés de dentelle, ne disparût par mégarde.

Le mal de mer avait fait des premiers jours de la traversée un cauchemar. Pour soulager sa femme, Zelig-Haïm lui épongeait le front avec des compresses froides et éventait la malheureuse à l’aide de l’acte de vente qu’il conservait toujours sur lui, même la nuit. Au bout d’une semaine, Reisel s’habitua aux roulis et recouvra ses forces. Elle monta sur le pont prendre le frais et respirer les embruns vivifiants dont les senteurs salées l’emplissaient

de nostalgie comme les vapeurs d'encens de la boîte à parfum que son père entrouvrait à l'issue du shabbat pour la prière de la *Havdala*. Reisel avait vaincu son angoisse de ne jamais revoir ses proches.

Dans les ruelles étroites et poussiéreuses de Jaffa, les jeunes mariés suivirent péniblement le porteur jusqu'à leur auberge. Reisel restait constamment aux aguets par crainte des voleurs à la tire qui infestaient les abords du quai. Zelig-Haïm ne cessait de demander où était Tel-Aviv. Il était si impatient de se rendre sur le terrain dont il était propriétaire qu'il pressa Reisel de sortir le soir même pour l'y accompagner. Scrutant l'obscurité, ils cherchèrent la fontaine cracheuse de feu et s'évertuèrent à discerner les hauts immeubles censés atteindre le ciel. Zelig-Haïm voulut rassurer son épouse : la visibilité était mauvaise à cause de la brume.

Le lendemain à l'aube, il se mit précipitamment en quête de la société Kinian Ad, mais à sa stupéfaction, personne n'en avait jamais entendu parler. L'aubergiste eut pitié de lui et le conduisit à l'office du cadastre. Zelig-Haïm qui pourtant n'avait jamais cédé à la colère de toute sa vie, même pendant sa captivité en Sibérie, ne put se retenir de frapper sur la table du préposé, exigeant de savoir où exactement se trouvaient les trois hectares de sa parcelle selon les termes du document qu'il détenait.

* * *

Reisel avait appris à nager dans l'un des affluents de la Tisza, à l'ombre des pruniers en fleurs. Tout habillée. Un jour, très loin dans son enfance, comme elle désirait découvrir vers quel ailleurs s'écoulait le courant, elle comprit que les eaux de la rivière allaient au bout du monde et s'offraient amoureusement à la mer.

« Où est-ce, Marmuresch ? », m'exclamai-je, ignorant tout de cette région au fin fond des Carpates. À vrai dire, j'avais des doutes sur la lucidité de ma grand-mère dont le regard s'était voilé.

« À mille lieues d'ici », murmura-t-elle comme si elle venait d'inventer une légende. Pendant des années, j'ai refusé de croire qu'un tel endroit pût vraiment exister.

* * *

Le fiacre quitta Jaffa. Reisel et Zelig-Haïm allaient pouvoir goûter en toute quiétude aux joies de la propriété. Ils n'avaient pas trouvé de tramway, et Gutmann s'efforçait de réconforter sa femme qui n'avait pourtant besoin d'aucun encouragement. Au sortir des venelles étroites, le cocher prit la direction du nord. Ils franchirent la voie ferrée, puis un faubourg propret aux maisonnettes blanches entourées de jardins et aux rues tracées au cordeau. Bientôt des dunes de sable s'étendirent à perte de vue. Des volutes poudreuses montaient vers le ciel. Zelig-Haïm, à bout de nerfs, ressassait les mêmes questions : où était la métropole qu'on lui avait promise et quand arriveraient-

ils à Tel-Aviv ? Finalement, le conducteur du cabriolet déclara d'une voix morne : « Nous sommes déjà hors de la ville.

— C'est impossible », s'offusqua Reisel. Il fallait que cet ignorant fût aussi sot que les sabots de son cheval pour ne pas avoir remarqué les changements en cours ! L'homme soupira. Pour trois piastres et demie, il trimballa le couple hébété vers un autre nulle part. De tels doux rêveurs au regard ahuri et à l'air égaré étaient monnaie courante. Si Reisel ne semblait pas souffrir de la chaleur, son époux, dégoulinant de sueur, faisait pitié. Aussi, le cocher mit-il pied à terre. Il prit l'acte de vente des mains de Zelig-Haïm et déclara, sur un ton badin d'amuseur de banquet : « Monsieur, vous voilà comme un véritable effendi ! Il ne vous reste plus qu'à faire le tour du propriétaire.

— Ici ? », s'étrangla Zelig-Haïm Gutmann. Il marqua les limites de ses terres à grands coups de talons dans la poussière, mais pour se consoler, il se disait que les sables ne l'empêcheraient pas de bâtir une maison. Il creuserait un puits comme Abraham et cultiverait un verger merveilleux. Trois hectares de pruniers.

En réprimant un rire, le cocher indiqua au jeune couple l'azur à l'horizon. Reisel inspira à pleins poumons un parfum de sel frais. « Zelig-Haïm, s'exclama-t-elle, tu m'as acheté la mer ! »

* * *

De tous ses proches, Reisel fut la seule rescapée. Les Juifs du petit village du district de Marmuresch, l'oncle Shmuël en tête, furent acheminés dans la synagogue que Sander avait administrée pendant trente années, puis furent entassés dans des wagons à bestiaux.

* * *

Bien plus tard, Grand-mère m'expliqua que la promesse de vie contenue dans le double prénom de son mari les avait préservés de la tourmente. Grand-mère était de même persuadée que leur maison avait échappé à la ruine grâce à *L'Ange Raziel*. Ce livre, qu'elle tenait de sa mère et qu'elle n'avait jamais ouvert, avait rempli sa mission.

* * *

Zelig-Haïm gardait le silence, comme atteint par quelque pierre que Gregor lui aurait lancée, une fois de plus. Il était sûr que Reisel ferait demi-tour. Elle lancerait le fiacre au galop, rejoindrait directement le port de Jaffa et rentrerait en hâte chez ses parents. « Dans les filets de quel escroc êtes-vous tombés ? » s'écria le cocher, remuant le couteau dans la plaie. Zelig-Haïm se précipita alors vers les flots, fermement décidé à y noyer sa honte. Il plongea dans les rouleaux, suivi par Reisel qui lui passa les bras autour du cou pour s'agripper à lui. Étroitement enlacés, les deux époux perdaient pied, empêtrés dans leurs

lourds vêtements, le visage inondé d'eau de mer. Romantique certes, mais nullement crédule, Reisel n'aurait jamais troqué le rameau de prunier contre une poignée d'algues vertes, et les pleurs des amants se muèrent en rires.

* * *

Des années s'étaient écoulées depuis que ma grand-mère avait essayé de m'enseigner la brasse dans le périmètre réservé aux croyantes orthodoxes. Un jour, alors que je me baignais nue avec un homme, je me dis, songeuse, que la malheureuse n'avait jamais connu pareil moment. Je me repris aussitôt. Grand-mère avait probablement raison : point n'est besoin de se dévêtir pour que le désir s'éveille pleinement.

La Tisza se jette-t-elle dans la Méditerranée ? Lorsque je nage, la mer m'appartient. Zelig-Haïm n'avait-il pas payé rubis sur ongle ? L'acte de vente, retrouvé intact sur un coussin brodé après le décès de grand-mère, en témoignait.

Finalement, je m'élançai. Une promesse donnée par amour ne doit pas être traitée à la légère. La tête sous l'eau, j'osai même ouvrir les yeux : murs liquides, chambres d'écume, plafond de vent et de ressac, arbres pétrifiés, récif de corail à l'abri des tempêtes, affluents d'un fleuve invisible. La vie et la mort se répondent secrètement dans la mélancolie des profondeurs diaphanes.

Je me souviens avoir bu la tasse au moment même où le foulard de grand-mère se détacha. Suffocante, je crus deviner la couleur de ses cheveux. Ils semblaient blonds et lui donnaient des airs de jeune fille.

Aujourd'hui, la peur qui me paralysait a disparu. La mer est polluée, souillée de détritus. Je m'y baigne pourtant très souvent. Impossible de vivre ici sans connaître quelques rudiments de la Thora et de la brasse coulée. En quête d'inaccessible, je fréquente à présent d'autres plages et quand j'ouvre les yeux, je l'aperçois – petite rose en Méditerranée.

Traduit de l'hébreu par Laurent Schuman

Etgar Keret, né en 1967 à Tel-Aviv, est à la fois scénariste de bandes dessinées, acteur, cinéaste, et un auteur très populaire en Israël. Son œuvre littéraire, principalement composée de nouvelles, traduite de l'hébreu, est publiée en français chez Actes Sud. Certains de ses ouvrages ont été traduits dans une vingtaine de langues. En 2007, son film *Les Méduses* a obtenu la Caméra d'Or lors de la semaine de la critique au Festival de Cannes.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

– *La colo de Kneller*, Actes Sud, 2001
– *Crise d'asthme*, Actes Sud, 2002
– *Un homme sans tête et autres nouvelles*, Actes Sud, 2005
– *Fou de cirque*, Albin Michel, 2005 (jeunesse)

UN MAUVAIS KARMA

« *Quinze shekels, cinq euros par mois, peuvent rapporter à votre fille cent mille, au cas où vous décédez. Vous imaginez un peu, cent mille pour une orpheline ? C'est exactement la différence entre un salaire d'universitaire et celui d'une employée chez un dentiste.* »

Depuis son accident, Félix vendait frénétiquement des polices d'assurance. Était-ce à cause de sa légère claudication ou de sa main droite paralysée, les gens avec qui il prenait rendez-vous se laissaient faire et achetaient de tout : assurance-vie, assurance chômage, assurance santé complémentaire, tout quoi. Et même si, au début, Félix racontait encore ses vieilles histoires sur le Yéménite qui, le jour même où il avait contracté chez lui une police d'assurance, avait été écrasé par la voiture d'un marchand de glaces au moment où il s'apprêtait à aller chercher sa fille à l'école maternelle, ou sur ce gars de Kfar Shmaryahou qui lui avait ri au nez quand il lui avait proposé une assurance santé et qui, un mois plus tard, l'avait appelé en pleurs pour lui annoncer qu'il avait un cancer du pancréas, Félix avait très vite compris que son histoire personnelle était plus efficace que toutes les autres. Voici donc Félix Sivane, agent d'assurances, assis avec un client potentiel dans un café du centre commercial Gan Haïr, et soudain, en plein rendez-vous, un jeune homme décide de mettre fin à ses jours, saute du onzième étage de l'immeuble voisin et boum ! Il tombe sur la tête de Félix. La chute tue l'homme, et notre Félix, qui venait de finir de raconter à un client hésitant l'histoire du Yéménite et de la voiture du marchand de glaces, perd aussitôt connaissance. Il ne se réveille ni quand on lui asperge le visage d'eau, ni dans l'ambulance, ni au service des urgences, ni en réanimation. Il est dans le coma. Les médecins ne se prononcent pas sur son état. Assise à son chevet, sa femme verse des larmes et sa fillette aussi. Six semaines passent ainsi jusqu'à ce que se produise le grand miracle : Félix émerge de son coma comme si de rien n'était, il ouvre les yeux et se lève. Mais le miracle s'accompagne d'une amère vérité : notre Félix qui savait si bien convaincre n'avait contracté aucune assurance pour lui-même et faute de pouvoir payer son prêt

immobilier, il fut forcé de vendre son appartement et de se contenter d'une location. « Regardez-moi donc, disait Félix en concluant sa triste histoire par une tentative désespérée de bouger son bras droit. Je suis assis dans ce café, en train de m'échiner à vous vendre une police d'assurance. Si j'avais mis de côté trente shekels par mois, c'est trois fois rien, à peine un billet de cinéma sans pop-corn, je me prélasserais comme un roi dans mon lit avec deux cent mille shekels sur mon compte. Voyez, j'ai payé cher pour mon erreur, mais vous ? Tirez-en la leçon, Motti. Signez ici et n'en parlons plus, qui sait ce qui peut vous tomber sur la tête d'ici cinq minutes ? » Les Motti, ou Yigal, ou Micky, ou Tsadok, assis en face de lui, l'observaient un instant, puis ils prenaient le stylo qu'il leur tendait de sa main valide et ils signaient. Tous, sans exception. Et Félix les quittait avec un clin d'œil, parce que, quand on a le bras droit paralysé, on ne peut pas serrer la main, et sur le pas de la porte il se retournait pour leur dire qu'ils avaient fait le bon choix. C'est ainsi que le compte en banque de Félix Sivane guérit de sa blessure en l'espace de trois mois, et, sans efforts excessifs, il put racheter avec sa femme un appartement avec un plus petit crédit qu'avant l'accident. La rééducation du dispensaire aidant, le bras s'améliora aussi, même si Félix continua de faire semblant de ne pas pouvoir le bouger quand ses clients lui tendaient la main.

« Il y a du bleu, du jaune et du blanc, et un goût sucré et tendre dans la bouche. Il y a quelque chose de grand au-dessus de moi. Quelque chose de bon vers lequel je me dirige. Vers lequel je me dirige. »

La nuit, il continuait d'en rêver. Non pas de l'accident, mais du coma. Bizarrement, bien que le temps fût passé, il se souvenait en détail de tout ce qu'il avait ressenti pendant ces six semaines. Les couleurs, le goût, l'air froid qui lui refroidissait le visage. Il se souvenait de l'absence de mémoire. De la sensation d'exister sans nom et sans histoire, uniquement dans l'instant. Six semaines complètes de présent. Et pendant tout ce temps qui n'était pas un présent, une petite lueur d'avenir sous la forme d'un optimisme injustifié qui enveloppait cette étrange sensation d'existence. Pendant ces six semaines, il ne savait plus son nom, ni qu'il était marié et père d'une fillette. Il ne savait pas qu'il avait eu un accident et qu'il luttait pour vivre dans un hôpital. Il ne savait rien, sinon qu'il était vivant. Et cette simple donnée le remplissait d'une joie immense. La sensation de penser et de sentir à l'intérieur de ce néant était plus forte que tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. Comme si tout le bruit de fond avait disparu et que l'unique son restant était vrai, pur et beau à en pleurer. Il n'en parla ni à sa femme ni à quiconque. On n'est pas censé prendre un tel plaisir à la proximité de la mort. Ni se délecter de son coma pendant que femme et enfant versent des larmes à votre chevet. Et quand on le questionna pour savoir s'il se souvenait de quelque chose, il dit qu'il ne se souvenait de rien. Quand il se réveilla, sa femme lui demanda si, pendant qu'il était dans le coma, il avait entendu sa voix et celle de leur fille, Méital, et il dit

que même s'il ne s'en souvenait pas, leurs paroles l'avaient encouragé et, inconsciemment, lui avaient donné le courage de vivre. Mais ce n'était pas vrai, car lorsqu'il était dans le coma il entendait les voix extérieures. Bizarres, aiguës et confuses à la fois, comme lorsqu'on est sous l'eau. Et fortement déplaisantes, car les voix lui semblaient menaçantes, preuve qu'il existait autre chose que le présent coloré et agréable dans lequel il baignait.

« *Dieu nous préserve du mal* »

Félix ne put aller ni aux sept jours de deuil du jeune homme qui avait sauté sur sa tête, ni à la commémoration des trente jours. Il était encore dans le coma. Mais il put assister au premier anniversaire de sa mort et apporta des fleurs. Au cimetière, il n'y avait que les parents du défunt, sa sœur et un camarade de lycée, un grassouillet qui avait l'air un peu homo. Les parents ne savaient pas qui était Félix. La mère le prit pour le patron de son fils, parce que lui aussi s'appelait Félix. La sœur et l'ami le prirent pour une relation des parents. Mais après que tous eurent posé des petits cailloux sur la tombe, la mère lui posa la question et il expliqua qu'il était celui sur lequel Natty, c'était le nom du défunt, était tombé quand il s'était défenestré. La mère s'excusa aussitôt, demanda pardon et versa des larmes ininterrompues. Le père essaya de la calmer tout en lançant à Félix des regards méfiants. Au bout de cinq minutes de pleurs hystériques, le père dit franchement à Félix qu'il regrettait ce qu'il avait subi et que Natty aussi, s'il avait vécu, l'aurait regretté, mais qu'il valait mieux maintenant qu'il disparaisse. Félix s'empressa d'acquiescer, ajoutant qu'il allait mieux et qu'après tout, comparé à ce que les parents avaient vécu, ce n'était pas aussi terrible. Le père l'interrompit pour lui demander : « Vous voulez nous intenter un procès ? Si c'est le cas, vous perdez votre temps. Ziva et moi, nous n'avons pas un rond, vous m'entendez ? Pas un sou. » La phrase provoqua chez la mère un nouveau torrent de larmes, Félix marmonna des paroles apaisantes, leur dit qu'il ne demandait rien à personne et s'en alla. À la porte du cimetière, au moment où il remettait la kippa en carton dans une caisse en bois, la sœur de Natty le rattrapa et s'excusa au nom de son père. En fait, ce n'étaient pas des excuses, mais elle dit que son père était stupide et que Natty l'avait toujours détesté. C'était un homme qui se croyait toujours roulé par les autres et en effet, un beau jour, son associé prit la fuite avec tout l'argent. « Si Natty l'avait su, il serait content », dit la sœur et elle se présenta. Elle s'appelait Ma'ayane. Comme d'habitude, Félix ne répondit pas à la main tendue. À force de faire semblant avec ses clients, il lui arrivait de ne pas se servir de son bras même à la maison. Voyant qu'il ne lui tendait pas la main, Ma'ayane lui toucha l'épaule le plus naturellement du monde, geste qui après coup les troubla un peu tous les deux. « C'est bizarre que vous soyez venu ici, lui dit-elle après un instant de silence. Quel rapport entre vous deux ? Vous ne l'avez même pas connu. » « Dommage que je ne l'aie pas connu, dit Félix quelque peu embarrassé.

C’était apparemment quelqu’un d’intéressant. » Félix voulait dire en fait que sa visite au cimetière n’avait rien de bizarre, qu’entre lui et son frère, il y avait une chose en suspens. Ce jour-là, il y avait tellement de monde dans le café, et Natty était justement tombé sur lui et pas sur un autre. C’était la raison pour laquelle il était venu au cimetière, pour essayer de comprendre. Mais il sentit que ce qu’il dirait serait stupide et, à la place, il demanda pourquoi Natty, un homme si jeune, s’était suicidé. Ma’ayane haussa sèchement les épaules, il n’était pas le premier à lui poser la question et, comme avec les autres, elle ne savait pas que répondre. Avant de se quitter, il lui tendit sa carte de visite et lui dit de ne pas hésiter à l’appeler si elle avait besoin d’aide. Elle sourit, le remercia et dit qu’elle savait parfaitement se débrouiller seule. Après avoir jeté un coup d’œil à la carte de visite, elle ajouta : « Vous êtes agent d’assurances ? C’est étrange. Natty a toujours détesté les assurances, il disait que c’était un mauvais karma, que contracter une assurance était le contraire de la croyance en des jours meilleurs. » Félix essaya de se défendre et de dire que nombre de jeunes pensaient ainsi, mais que les choses changeaient quand on avait des enfants. Et que même en étant optimiste, on n’était jamais assez prudent. « Si vous avez tout de même besoin de quelque chose, n’hésitez pas à appeler, lui dit-il avant qu’elle reparte. Je vous promets de ne pas essayer de vous vendre une police d’assurance. » Elle sourit et hocha la tête. Mais tous deux savaient qu’elle n’appellerait pas.

Tandis qu’il revenait du cimetière, la femme de Félix l’appela et lui demanda d’aller chercher la petite à son cours. Il dit aussitôt oui, et quand elle lui demanda où il se trouvait, il mentit et dit qu’il était à Ramat-Hasharon, à un rendez-vous avec un client. Il ne put s’expliquer pourquoi il avait menti. Ce n’était pas à cause de cette main dont il sentait encore le contact sur son épaule. Ni parce qu’il était allé au cimetière sans raison précise. Mais peut-être parce qu’il craignait qu’elle comprît combien il était reconnaissant envers ce jeune homme, Natty, qui apparemment était aussi intelligent, doué et aimé que Félix, mais qui avait tout de même décidé de dire « pouce » et de sauter par la fenêtre. Quand il alla chercher Méital à son cours, elle lui montra fièrement un modèle réduit d’avion en couleur qu’elle avait construit, il poussa des cris d’admiration et lui demanda quand elle le ferait voler dans le ciel, « Jamais, dit Méital en lui lançant un regard dédaigneux. Ce n’est qu’un modèle réduit. » Félix acquiesça, embarrassé, et lui dit qu’elle était une enfant raisonnable.

« *Des rêves purs* »

Depuis l’accident, sa femme et lui faisaient l’amour moins souvent. Ils n’en parlaient jamais, mais il sentait que ça ne lui posait pas de problème. Comme si après cet accident, elle était si contente qu’il eût survécu que tout le reste comptait peu. Quand il leur arrivait de coucher ensemble, c’était sympathique. Non moins sympathique qu’autrefois, sauf que la vie de Félix s’était dotée

d’une dimension liée à cet autre monde. Et pour atteindre cet autre monde, il fallait que quelqu’un vous tombe dessus d’un étage élevé. Alors tout rapetissait autour de vous. Non seulement le sexe, mais aussi l’amour qu’il éprouvait pour sa femme, pour sa fille, pour tout.

Quand il était conscient, il ne se souvenait pas vraiment de ce qu’il ressentait dans ce monde du coma, et s’il avait essayé de le décrire à quelqu’un, il aurait sans doute échoué. Il s’y essaya une fois seulement, au cours d’un rendez-vous pour une assurance-vie avec une cliente aveugle. Pour une raison qui lui échappait, il crut qu’elle comprendrait, mais, au bout de trois phrases, il vit qu’il lui faisait peur et s’arrêta. Dans ses rêves, il pouvait vraiment retourner là-bas. Et après sa visite au cimetière, les rêves de coma revinrent le hanter plus régulièrement. Parfois même plus d’une fois dans une nuit. Peu à peu, il sentit qu’il ne pouvait plus s’en passer. Et le soir, bien avant de se mettre au lit, il commençait à trembler d’espoir, comme un homme qui prendrait l’avion pour rentrer chez lui après de longues années d’exil. C’était étrange, mais parfois il était si ému qu’il avait du mal à s’assoupir. Alors il restait figé auprès de sa femme endormie et essayait de se calmer à l’aide de toutes sortes de méthodes. L’une d’elles était la masturbation. Et depuis sa visite au cimetière, chaque fois qu’il se masturbait il pensait à Ma’ayane et au contact de sa main sur son épaule. Non pas qu’elle fût jolie. Ni qu’elle ne le fût pas, mais elle avait une beauté fragile qui lui venait de sa jeunesse. Avec une date de péremption imminente. Il y a longtemps, quand ils s’étaient connus, sa femme aussi avait eu ce genre de beauté. Mais ce n’était pas la raison pour laquelle il pensait à Ma’ayane. C’était plutôt parce qu’elle était liée à cet homme qui l’avait aidé à atteindre ce monde de couleurs et de silence. Et quand il se masturbait en pensant à Ma’ayane, il avait l’impression de le faire pour ce monde qui, grâce à elle, avait revêtu la forme d’une femme.

Pendant ce temps, les polices d’assurances se multipliaient à un rythme effréné. De jour en jour, il s’améliorait involontairement. Désormais, quand il essayait de les vendre, il se surprenait souvent en train de pleurer. Ce n’était pas de la manipulation, c’étaient des pleurs véritables qui venaient de nulle part. Et les rendez-vous en étaient abrégés. Félix pleurait, il s’excusait, les clients l’apaisaient et signaient. À cause de ces pleurs, il se sentait un peu comme un mendiant, pourtant il était absolument sincère. Il travaillait moins d’heures aussi. Le matin, il pouvait se permettre de se lever plus tard. Les week-ends, il dormait seize à vingt heures. Au point qu’un jour sa femme lui demanda d’aller consulter un médecin. Craignant qu’elle ne se méfie, Félix obéit et quand il dit au médecin le nombre d’heures qu’il passait à dormir, il s’efforça même de paraître contrarié. Les examens médicaux ne révélèrent rien. Le médecin lui conseilla de faire plus de sport et de changer son alimentation. Félix promit d’essayer, et raconta à sa femme une version quelque peu mensongère : son excès de sommeil, lui dit-il, faisait partie du processus de guérison.

« Embouteillages à Ghéa »

Une fin de semaine, en revenant d'une visite dans la famille de sa femme, au kibboutz, ils croisèrent une ambulance et deux voitures complètement broyées. Les véhicules qui étaient devant eux ralentissaient pour mieux voir l'accident, et sa femme dit que c'était dégoûtant et qu'il n'y avait qu'en Israël que les gens se comportaient ainsi. La fillette, qui dormait sur la banquette arrière, fut réveillée par les sirènes des ambulances, elle colla le nez à la vitre et regarda un homme sans connaissance, couvert de sang, transporté sur une civière. Elle demanda à ses parents où on conduisait l'homme et Félix lui dit qu'on l'emmenait à un bon endroit. Avec des couleurs, des goûts et des odeurs absolument inimaginables. Il lui raconta cet endroit, le corps qui n'avait plus de poids et comment, à force de ne rien vouloir, tout s'accomplissait comme dans un rêve. Un endroit sans peur, où même la douleur, quand elle se produisait, ne faisait pas mal mais s'ajoutait aux autres sensations qu'on était heureux d'éprouver. Il raconta et raconta jusqu'au moment où il sentit sur lui le regard furibond de sa femme. À la radio, on signalait des embouteillages à Ghéa et lorsqu'il regarda de nouveau Méital dans le rétroviseur, il la vit sourire et saluer de la main l'homme qui était sur la civière.

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech

Orly Castel-Bloom est née en 1960 à Tel-Aviv où elle réside aujourd’hui. Tout d’abord étudiante en cinéma, elle publie un recueil de nouvelles en 1987 et *Dolly City* en 1990. Ce premier roman est considéré comme l’un des dix livres les plus importants depuis la création de l’État d’Israël.

Orly Castel-Bloom est l’une des romancières les plus influentes d’Israël. Pour la critique israélienne Gershon Shaked, elle « traduit le désespoir d’une génération qui ne rêve même plus les rêves de l’histoire sioniste ».

Elle figure parmi les auteurs israéliens invités par le Salon du livre de Paris en mars 2008.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Orly Castel-Bloom a publié onze romans et recueils de nouvelles, dont plusieurs ont été traduits en dix langues. Six ouvrages sont édités en France par Actes Sud :

– *Dolly City* (1993)
– *Où je suis* (1995)
– *La Mina Lisa* (1998)
– *Les Radicaux libres* (2003)
– *Parcelles humaines* (2004)
– *Textile* (mars 2008)

MES ANNÉES DE JACHÈRE

Quand je serai vieille, dans un temps à venir, je souffrirai de nombreuses déficiences, cognitives et autres. Je serai toujours nerveuse et croirai qu'il est tard, trop tard, que tout est derrière moi.

Quand je serai vieille, je ne me souviendrai pas de ce qu'on vient de me dire il y a à peine un instant. Je m'arrêterai, ahurie, en pleine rue, et me demanderai où j'étais en train d'aller. Et chez moi, je ne saurai pas pourquoi j'avais ouvert le réfrigérateur.

Mis à part tout cela, je croirai aussi que c'est tous les jours shabbat et qu'on m'appelle Simha.

Comme tout cela reposera dans ma conscience, tous les jours au crépuscule j'allumerai des bougies de shabbat et, pour savoir l'heure exacte du début de shabbat, je frapperai à la porte des voisins de palier et leur poserai la question.

Ce n'est pas tout, une fois que j'aurai su l'heure du début de shabbat et que je l'aurai oubliée, je leur demanderai quel était le déguisement de leurs enfants cette année, même si la fête de Pourim est déjà passée et que leurs enfants ont quarante ans. Je les agacerai. Je leur demanderai plusieurs fois par jour des aubergines pour ma ratatouille, et du sucre, même si j'ai un sucrier.

Au bout d'un moment, mes voisins excédés s'adresseront à mes enfants, qui eux aussi auront grandi évidemment, et ils les supplieront, malgré le problème affectif, de me trouver une place dans la meilleure maison de retraite, ils leur proposeront même des adresses et des recommandations.

Au début, mes enfants diront un non catégorique, mais après je prendrai place dans la voiture familiale de mon petit dernier, avec sa femme, ma fille et son mari, en direction de l'excellente maison de retraite qu'ils auront choisie pour moi, au milieu des orangeraies, bien après Kiriat Malachi. Et pendant toute la route, je me tairai, furieuse, travaillée par l'idée qu'ils sont tous venus m'accompagner de crainte que je ne m'enfuie. Le silence dans la voiture me fera sentir qu'ils en ont assez, que leur amour s'est usé, que ma sclérose a anéanti leurs sentiments à mon égard.

Une fois qu'ils auront rempli les formulaires à l'accueil et qu'ils m'auront

dit : « Maman, tu as une si jolie chambre ! », ils repartiront, et reviendront me voir une fois par semaine, le jour du shabbat. Comme ça, je saurai que c'est shabbat, parce qu'ils seront venus me rendre visite, me dira ma fille avec un sourire indulgent sur son beau visage.

Je l'imaginerai en train de raconter à ses amies sa grande tristesse inévitable devant mon état, et à quoi j'en suis réduite, non par ma faute, mais parce que le temps a fait son œuvre, insistera-t-elle, le temps, il n'y a rien à faire, c'est le temps, l'usure, qui eût cru qu'en vieillissant je serais dans un tel état ? Assise dans un fauteuil roulant. Ma tête, ou plutôt toute la partie supérieure de mon corps, penchera vers un côté, je ne verrai que la moitié des gens, qu'une partie du sommet des arbres et beaucoup de ciel. Plus que je n'en aie jamais vu. Par une chaude journée de plein soleil, on me mettra dès le matin, au petit déjeuner, des lunettes de soleil. Bon marché, affreuses, sales, même pas transparentes, et j'aurai l'air tellement ridicule.

De temps en temps, on me dira qu'autrefois j'étais quelqu'un, oh oui, quelqu'un. À la fête de l'Indépendance, les gens nous saluaient mon père et moi, et non seulement ce jour-là, mais à chaque occasion où il jouissait d'une reconnaissance méritée en tant que combattant de la liberté et de la justice, j'étais traitée avec le même respect, on me dira aussi que ma mère était une femme hors pair, qu'elle avait servi le pays en cachette, qu'elle avait été héroïque en cachette, et qu'elle n'avait jamais trahi.

Tandis qu'ils égrèneront devant moi mes nobles origines, je leur rirai au nez, j'en pisserai dans ma culotte, et ma belle-fille dira : « Votre vieille, elle a encore pissé dans sa culotte. »

Je les détesterai. Je penserai qu'ils veulent mon argent, alors que je n'aurai plus du tout d'argent. J'aurai tout dépensé quelques années plus tôt. Je leur dirai sans vergogne qu'ils attendent ma mort à cause de mon argent, et ils répondront : « Quelle idée ? Comment peux-tu penser de telles choses ? » et je leur dirai : « C'est la démence qui parle dans ma gorge, je meurs d'oubli. »

Je serai une funambule des émotions et des humeurs. D'un coup je les aimerai, et d'un coup non. Je changerai d'humeur à une vitesse inquiétante. Les médecins aussi s'inquiéteront. Ainsi que tous les autres. Mais ils sauront qu'il n'y a rien à faire, qu'autrefois j'étais ainsi, et que maintenant je suis ainsi. C'est la vie.

Avec mon sixième sens, je comprendrai qu'ils compareront sans cesse le passé et le présent, et je leur dirai franchement, en les regardant dans les yeux : « Que croyez-vous donc ? Un jour, ce sera votre tour. Le jour viendra où ce sera votre tour ! »

Je vais crier après mes plus chers, l'un d'eux demandera à l'équipe médicale de me faire une piqûre, mais le temps que l'infirmière arrive, je leur dirai qu'ils sont mesquins et sans pitié, qu'ils ne respectent même pas cinq des dix commandements. Je serai grossière à l'égard de tout le monde, parce que je les soupçonnerai de me voler des oignons pour m'empêcher de préparer le repas de shabbat. « Ah, je leur dirai, c'est vous qui volez mes oignons, bande

de salopards. Vous êtes des salopards. » Et en disant salopards, je cracherai autour de moi et sur moi, et j'aimerai ça, alors je répéterai le mot pendant des mois, salopards, toutes les quelques minutes, et mon gendre dira à ma fille, quelle pauvre femme, parce qu'il croira que je suis à moitié sourde, mais j'entendrai parfaitement. Mon gendre dira que ma vieillesse fait honte à ma jeunesse.

Deux à trois fois par semaine, mes hurlements répandront la terreur dans la maison, parce que je hurlerai brusquement. Un cri terrible s'échappera des profondeurs de mon âme, un cri latéral. Car je pencherai du côté droit ou gauche (difficile de prophétiser dans certains domaines).

Ils diront : « Elle hurle de nouveau », et ce n'est qu'après m'être fait rendre mon oignon que je m'endormirai, apaisée, détendue, indifférente à l'éventuelle présence de visiteurs, au jour ou à la nuit, pourvu que je serre un oignon dans mon poing tremblant.

Comme ce sera bien quand je serai vieille ! Enfin libérée de la contrainte du comportement, je m'affaisserai sur le dos de la société, et la société n'aura pas d'autre choix que de déplier des civières pour me soulever. Il ne me restera plus qu'à continuer de m'affaisser, sans effort, jusqu'à l'ultime oubli.

J'aurai des manières insupportables.

J'inspirerai la honte et l'infamie au genre humain, et mes proches auront tant de mal à le supporter ! Ils en parleront librement devant moi, croyant que je suis dure d'oreille. Ils parleront beaucoup de l'écart entre ce que j'étais et ce que je suis devenue.

Et moi ? Je ferai irruption dans leurs discours, je montrerai des gens d'une main tremblante, je fixerai du regard d'autres vieux et leurs visiteurs, et je leur chanterai : voici venir la paix pas à pas dans le secret.

Quand je serai vieille, je mangerai avec les mains, ma jupe me servira de serviette, je confondrai les prénoms, ne reconnaîtrai pas mes enfants, et je plongerai dans la démence.

Je perdrai la notion de hiérarchie et confondrai l'essentiel et le secondaire. Le sens même des valeurs m'échappera, et je n'estimerai pas le riche, ni l'artiste, ni le savant, ou le journaliste qui aura découvert un grand scandale. Je n'estimerai plus personne, même pas moi-même. J'aurai des accès d'enfermement et de dureté. Non seulement dans les muscles ou dans les nerfs, mais dans le cœur aussi. Je serai vieille et dure, j'aurai un cœur dur. À la fin des visites de shabbat, je dirai à mes proches : « Foutez-moi le camp d'ici », même si je les distingue à peine. Ça, oui. Ma rétine me lâchera. Contrairement à mon tympan.

Les gens foutront le camp et j'enlèverai enfin ma prothèse dentaire, je regarderai par la fenêtre mes visiteurs s'éloigner, mes enfants, leurs conjoints, puis je poserai mon regard sur les arbres dans la mesure de mes limites, et je me souviendrai d'une chose très lointaine, de ma lointaine enfance, qui me donnera envie de me lever, alors je tâtonnerai à la recherche de ma canne

qu'ils auront accrochée à ma chaise roulante.

J'aurai une belle canne, j'exigerai qu'elle soit belle. Une canne espagnole. Quelqu'un ira jusqu'à Saragosse pour me la chercher. La canne espagnole m'aidera à me lever et à regarder d'un peu plus près la cime des arbres, leur tache trompeuse, je ferai quelques pas avec la canne, mais je n'aurai plus la force de revenir vers la chaise. Il faudra appeler l'infirmier ou l'infirmière, parce que la vieille, celle qui est penchée, celle avec l'oignon pour shabbat, a encore essayé de se lever.

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech

Mohammed Aldirawi est né à Gaza en 1976. Après des études de pharmacie, il a quitté la Palestine pour la France en 2000, afin de continuer à étudier et travailler dans la recherche pharmaceutique. Résidant en Belgique depuis 2007, il est marié et père d'une petite fille. Enfant déjà, il raffolait de littérature et préférait qu'on lui offre un livre plutôt qu'un train électrique.

Il a longtemps cru qu'écrivain était un métier d'autrefois et que tous les écrivains étaient morts. À quinze ans, s'étant trouvé face à l'un d'eux, bien vivant, il s'est mis à écrire.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

En 1997, Mohammed Aldirawi a reçu le Prix de la nouvelle du festival d'Alexandrie (Égypte). Entre 1999 et 2002, il a publié le recueil de poèmes en arabe *J'ai regardé autour de moi*, ainsi que deux recueils en tant que co-auteur, avec des écrivains palestiniens. *La Dernière Bougie* est son premier roman d'expression française.

LA DERNIÈRE BOUGIE

Mon père m’a attrapé hier, à deux heures du matin, en train d’ouvrir la porte de la maison. Il m’a dit que je marchais en dormant. Ma grand-mère m’emmènera voir Hajja Mabrouka. Les femmes du village prétendent que cette Hajja Mabrouka est une femme bénie. On raconte même qu’elle peut communiquer avec l’âme des défunts vertueux.

* * *

« Mets ta main dans l’eau Hani, dit Hajja Mabrouka la voyante. N’aie pas peur mon garçon, plonge ta main dans le bol d’eau et ferme bien ton poing, serre bien. »

Avec un torchon blanc, elle couvre ma main et le bol.

« Lorsque tu sortiras ta main de l’eau et que tu ouvriras ton poing, tu y découvriras un bout de papier. C’est ton destin, mon garçon, qui sera écrit sur le papier. Lis-le et ne le montre à personne car ça n’appartient qu’à toi. »

Main dans la main, grand-mère et moi rentrons à la maison. Elle continue ses prières. Moi, je continue à tousser…

Je déplie le papier : *Ta vie ne tiendra qu’à la flamme d’une bougie. Lorsque tu iras habiter chez les morts, veille à économiser les bougies*.

* * *

Samedi, 13 août 1985. Je m’appelle Jacob Benhanoun, j’ai dix-neuf ans et je suis l’enfant abandonné de ma ville natale. Lyon ne cesse de me bouder depuis mon premier cri. C’est une ville femelle. J’ai beau essayer de l’amadouer, avec son caractère piquant, elle m’a renvoyé à chaque fois à mes poèmes et à mes larmes. J’ai beau chercher à me dissimuler dans les rangs de ses habitants les plus dévoués, elle finit toujours par repérer l’intrus. L’instinct de cette ville, comme pour toute femelle, ne la trompe jamais. Pour elle, je reste un étranger. Une pomme dans une barquette de fraises.

***

Depuis ma naissance, j'ai le sentiment de n'être qu'en transit à Lyon. Je range toujours mes affaires de sorte qu'en cas de départ urgent, je parvienne à boucler mes valises en peu de temps. Cependant, depuis l'annonce par mon père de notre départ en Terre promise, je me surprends à me sentir contrarié, réticent, esquissant un pas en avant, l'autre en arrière, voulant divorcer d'avec Lyon et m'élancer à l'assaut d'une autre vie sans toutefois quitter ma demeure. Peut-être est-ce la peur d'un sédentaire de prendre congé de ses petits repères quotidiens ? Ou plutôt est-ce la peur de découvrir que mon malaise vient davantage de moi-même que de ma ville natale.

***

Gaza, 1986

Parfois, je pense « non » et je dis « oui ». Quand Ismaël parle de politique, il montre de grandes qualités oratoires. Il est très éloquent et parle comme les chefs qui font campagne à la télé. Par contre, quand je pense à ses notes médiocres en littérature et à ses bégaiements lorsqu'il lit les textes en classe, je reste perplexe. Comment peut-il être si nul et si bon en même temps ? Il pense qu'à l'école, on nous dicte une pensée corrompue et qu'on nous raconte l'Histoire écrite par notre ennemi. Quant au patriotisme, il pense qu'il a ce don dans le sang.

Cet après-midi, les camarades de classe bondissent devant les discours révoltants d'Ismaël comme de braves soldats prêts à mourir pour la patrie : « Je m'engage et je jure au nom de Dieu de ne pas baisser les bras et de ne pas trahir mes camarades », clament-ils les uns après les autres avec fierté.

Puis, silence.

« Hé, ho ! Tu ne dis rien Hani, c'est ton tour ?

Ah si… Oui, oui, je m'engage et je jure au nom de… »

En tout cas, même si on n'est pas convaincu, il faut jurer. Pour s'épargner la disgrâce et la honte, on ne peut que jurer fidélité et se sacrifier pour la patrie.

« Voilà Hani dont je vous ai parlé, dit Ismaël.

Bienvenue parmi nous. Prenez place, ne restez pas debout. »

Encore habité par l'angoisse que l'endroit inspire, je m'assois comme les autres, en fakir. Nous sommes une dizaine de jeunes en demi-cercle face au chef du groupe qui a le visage masqué par une écharpe palestinienne. En parcourant les visages des résistants absorbés par le silence, à l'affût du premier mot qui sortira de la bouche du chef, je découvre, surpris, quelques camarades de classe. Les mêmes que je côtoie tous les jours et avec lesquels je joue aux cartes pendant les cours de M. Namrutti, un prof non-voyant. Jamais je n'ai soupçonné un instant qu'ils faisaient partie de ceux dont on parle au village, comme s'ils étaient des héros audacieux envoyés par Dieu

pour libérer le village des occupants. L'innocence qui caractérisait leurs traits à l'école se mue là, devant mes yeux, en une détermination invincible et la conviction ultime d'aller jusqu'au bout. Ils avaient beau bondir comme de braves soldats face aux discours d'Ismaël, ils étaient jusqu'ici, pour moi, les petits copains de classe qui imitaient le chant du coq quand le prof tournait le dos.

« Concentre-toi », me pince Ismaël discrètement, me voyant distrait.

Le chef poursuit son discours en sortant une pile de tracts de son cartable noir :

« J'insiste encore une fois, il y a un énorme travail de préparation psychologique à faire avant de passer à l'action. J'ai reçu un message d'Abou Ammar[1] en personne depuis la Tunisie : il faut bien préparer les habitants avant de lancer la grande révolte. Nous devons aller vite car il est question de recevoir le feu vert pour lancer les opérations contre l'armée israélienne dans quelques mois. »

Main dans la main, Éliana et moi gravissons la colline. Nous ramassons chacun un petit caillou que nous réchauffons dans nos paumes.

« Tu dois penser à un vœu et jeter le caillou, de toutes tes forces, le plus loin possible vers le soleil, dit Éliana. Plus ton caillou se rapproche du soleil, plus tu te rapproches de ton vœu.

Un vœu ? Ben, je voudrais voler comme un oiseau. Aïeee !

Tu vas atterrir maintenant, arrête de rêver et concentre-toi », me chuchote Ismaël en me pinçant le bras.

Le chef est debout sur un petit tabouret.

« Cette époque est révolue, dit-il en brandissant ses mains. Vous m'entendez ? RÉVOLUE… Finie. Les soldats israéliens doivent désormais comprendre que nous ne vendons plus notre liberté contre une poignée de bonbons. Le chat docile blotti dans un coin ne tardera pas à montrer ses griffes. Nous continuerons notre chemin jusqu'au bout, jusqu'à la victoire ou au martyre.

Avant de nous quitter, je vais vous demander de distribuer les tracts cette nuit. Il faudra les déposer devant les portes des maisons, la mosquée, l'école, les commerces, la maison de Hajja Mabrouka. Bref, tous les endroits fréquentés. Soyez discrets et accomplissez votre mission au plus vite pour ne pas vous faire remarquer. Avant de terminer, je rappelle que tout ce qui s'est passé pendant la réunion devra rester entre nous. Apprenez à tenir vos langues. La moindre erreur pourrait nous coûter la vie.

Autre chose encore, je vais vous communiquer les surnoms qui seront utilisés dans tous nos contacts. »

« Faucon 19 ». Moi, Hani Alajrani, je suis désormais baptisé Faucon 19.

Seul, vulnérable, je me trouve face à moi-même. Je ferme les yeux : j'ai l'impression de m'exposer tout nu devant des milliers de personnes.

En sortant de la réunion, chacun prend son chemin et s'éclipse sans dire un mot. Seul, je reste debout devant la maison de la sourcière.

Je ramasse un petit caillou et je le jette. Une minute plus tard, j'en ramasse un deuxième, un troisième… Le soleil est trop loin.

« Imbécile ! Mais tu vas arrêter de balancer des pierres sur les gens ? », hurle un vieillard en posant la main sur sa tête.

* * *

Le chef est en colère.

« Écoutez-moi bien, dit-il. Heureusement, nous avons réussi à repérer ce sale traître et à le neutraliser avant qu'il ait pu transmettre nos noms et notre lieu de réunion aux Israéliens. À part ça, j'ai une nouvelle à vous annoncer : nous entamons à présent la dernière phase de la préparation du peuple à la révolte. Les Israéliens ont réussi à implanter de nombreux réseaux d'espions dans la plupart des villes et villages palestiniens. À partir d'aujourd'hui, notre mission se déroulera en deux parties :

1. Mener des enquêtes, faire des recherches et repérer les intrus.
2. Les éliminer.

Pour l'instant, vous êtes trop novices pour mener des enquêtes. On va plutôt vous demander d'exécuter les condamnations.

Bon, la réunion est close. Je vous demande de quitter le lieu au plus vite. Toi, tu restes, Hani. Nous allons parler d'une affaire importante. »

Mon cœur tressaute. Ma peau se crispe. De quoi veut-il me parler ? Et pourquoi moi ? Mon regard, comme celui d'un lapin désespéré entre les mâchoires d'un loup, croise le regard d'Ismaël à l'affût d'une quelconque explication. Il m'adresse un sourire. Un sourire tout court, impossible à décoder. Je tourne la tête vers le chef. *Idem*. Un autre sourire tout court. Un sourire. Point, à la ligne.

Il a certainement eu vent de ma promenade avec la juive Éliana ou des tracts que j'ai oublié de distribuer. Quel châtiment m'attend ?

À présent, nous sommes seuls, le chef et moi. Son sourire prend peu à peu un air défiant.

« Tu m'as l'air un peu stressé, Hani. Détends-toi, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Par rapport à ton histoire avec la fille juive, c'est plutôt en notre faveur. Cela éloigne le moindre soupçon que tu fasses partie d'un groupe de résistants. Bon, passons aux choses sérieuses maintenant : ta première mission, mon cher camarade. Cette fois, il ne s'agit pas de quelques tracts à distribuer, je peux fermer les yeux sur un petit oubli. C'est une mission de

grand, une mission de vrai combattant. »

À ce moment, il pose sa main sur mon épaule en me regardant dans les yeux.

« Tu dois bien sûr connaître Mounia ? Ne fais pas l'innocent, tout le monde connaît la prostituée du village. Eh bien j'ai reçu un rapport de mon supérieur soupçonnant cette Mounia de collaborer avec les Israéliens. Sa méthode est simple : elle a installé des caméras cachées pour filmer ses tours avec les clients. Ensuite, elle les menace de montrer leur linge sale aux villageois. Ceux qui ne veulent pas porter le fardeau de la disgrâce à vie acceptent le prix à payer : rien qu'un petit entretien au bureau du Mossad. Et je te laisse deviner la suite. Nous avons pris une décision et tu seras en charge de l'exécuter, Hani.

— Et c'est quoi, votre décision ?

— La défigurer. Un visage défiguré, voilà un solide rempart entre elle et nos jeunes. À moins qu'ils soient vraiment en manque, ces jeunes, rajoute-t-il en ricanant. Hé, ho ! Je te vois tout pâle, prêt à mourir ! Réveille-toi, car je ne suis pas très patient. Ta mission est simple : tu devras vider cette bouteille d'acide sur son visage et son corps. Tu vas te présenter chez elle comme un client et pour le reste, tu vas te comporter comme un homme, un vrai, hein ? »

En guise de réponse au clin d'œil qu'il me lance, je lui adresse un pâle sourire.

« J'espère ne pas regretter de t'avoir confié cette mission. Tu es très sentimental et c'est une bonne opportunité pour t'aguerrir. Profites-en, alors. Si tu ne t'en sens pas capable, j'aime autant que tu me le dises dès maintenant. Nous n'avons ni de temps à perdre, ni de marge d'erreur à prendre. Alors, c'est OK ? »

Devant son ton défiant, menaçant, ma réponse est déjà faite.

« C'est OK, chef.

— La voilà, la réponse que j'attendais de toi. J'espère que tu es bien conscient de la responsabilité qu'on te confie et du nombre de jeunes que tu vas sauver. Bon courage. »

* * *

Tel-Aviv, 1987

Je pars. Le ciel s'abaisse. Non, c'est l'avion qui monte. Sur le quai flottent en harmonie des mains transparentes et des mouchoirs blancs.

Peur de l'inconnu. Peur de me trouver sur une autre terre qui se rallie à ma ville natale pour me mettre de nouveau sur le banc de touche. Je me replie. Je me recroqueville. Un index dans chaque oreille. J'entends. Le silence est assourdissant.

Trois lignes vides. Puis, j'écris en bas de page : nous voilà partis. Mon père, ma sœur Golda, ma mère et moi-même. Ni heureux, ni tristes. Nos visages sont aussi blancs que les pages que je n'aurai pas le temps d'écrire.

Je pense à Ibrahima, le voyant.

« C’est ailleurs, jeune homme. Ta vie recommencera ailleurs, puis ta ligne de vie ne dit plus rien. Hormis une bougie émettant une lueur agonisante, je ne vois rien. Économisez-la, jeune homme. Économisez cette bougie. »

Aéroport de Tel-Aviv. M. Benhanoun, le père de Jacob, dépose ses bagages à terre, s’accroupit, touche le sol, pose sa main devant son nez et respire. La voilà, l’odeur promise.

Yulia Benhanoun, la mère, contemple le ciel. Pas un seul nuage ne surgit dans le bleu étendu sans fin.

« Il est où ton ami qui devait nous attendre à l’aéroport ? demande Jacob à son père. Ils m’arrachent les bras, ces sacs. Tu n’étais pas obligé de ramener toutes tes casseroles et boîtes d’épices, on n’est pas dans le désert ici.

Le voilà, David Simhoune, répond Monsieur Benhanoun. Helloooo ! On est là. »

Le beau 4 × 4 noir pénètre dans l’air au moment où David se met à bavarder. Monsieur Benhanoun, l’air fasciné, le suit attentivement en posant des questions sur le coût de la vie, le prix de l’immobilier, les impôts…

« Quelqu’un aurait un Dafalgan ? » les interrompt Golda.

De la fenêtre de la voiture, Jacob voit les mêmes arbres, les mêmes silhouettes, les mêmes vitrines, les mêmes ombres de maisons vautrées sur les trottoirs et exactement les mêmes visages, ni souriants ni tristes, que ceux qu’il a laissés derrière lui en France. En fin de compte, la seule chose qui change en voyageant est mon adresse, se dit-il. Reste à trouver une raison valable, une seule raison pour suivre le train de sa vie. Son père vit pour mourir en Terre promise, sa sœur vit pour en profiter au maximum, sa mère vit dans l’espoir d’apercevoir un jour un nuage en forme de rêve. À chacun sa vie et à chacun sa raison de vivre. David Simhoune poursuit son bla-bla. Son père l’écoute. Sa sœur chantonne au rythme que son walkman lui dicte aux oreilles. Et sa mère est collée au carreau, le regard tourné vers le ciel. Quant à Jacob, il doit sauter de temps à autre comme pour traverser un fleuve rocheux. Il regarde de nouveau à travers la vitre : rien ne change…

Avant d’avoir eu le temps de ressentir l’amertume de sa déception et d’éclater intérieurement en sanglots, il parvient juste à déceler une lueur d’espoir dans le noir de ses pensées. Il ne comprend pas ce qu’il lui arrive. Soudain, il ressent une étrange euphorie comme si on allait lui annoncer une bonne nouvelle. Il a tout à coup l’impression de se réjouir d’un réconfort semblable à celui qu’on éprouve à l’ombre après un long séjour sous un soleil accablant.

Inexplicablement, un joli sourire se dessine derrière la fenêtre de la voiture.

David Simhoune dépose les Benhanoun devant un centre d’accueil pour les nouveaux arrivants en Israël.

« Ils vont bien s’occuper de vous, c’est une bonne association qui gère ce

centre. Sinon, je viendrai vous chercher en début de soirée. Vous dînez chez moi ce soir. Ce sera l'occasion de vous présenter ma femme Rachel et ma fille Éliana. »

Au centre, la petite famille se trouve entourée de visages divers venus du monde entier.

« C'est curieux comme cette terre peut attirer autant de monde de partout », murmure Jacob à l'oreille de sa sœur Golda.

D'un geste de la main, Golda lui fait comprendre qu'elle s'en fiche et qu'il vaut mieux la laisser tranquille avec son walkman.

« En tout cas, je ne sais pas si c'est cette terre qui les attire ou si ce sont d'autres terres qui les ont poussés à partir », rajoute Jacob.

Une dizaine de bénévoles tournent avec des boissons et des brochures.

« Je prends un coca. Merci. Vous accueillez beaucoup de monde au centre, Madame ?

Des milliers, Monsieur. Tous les jours. »

Au milieu de ce panorama de visages, le regard de Jacob tombe sur celui d'un homme à l'air étrange. Assis sur un plaid, par terre, il ne prête guère attention à ses affaires étalées en désordre devant lui et fixe Jacob du regard avec un léger sourire ambigu. Sans réfléchir ou se poser la moindre question, Jacob s'approche d'un pas assuré de cet homme comme s'il était déjà acquis et prévu à l'avance qu'il irait vers lui. L'homme ne détourne pas son regard un seul instant de Jacob tandis que son sourire s'élargit peu à peu sur son visage. À un mètre de sa cible, Jacob s'arrête un instant et regarde son interlocuteur : un homme noir, de grande taille, les cheveux longs teintés en rouge et noués en queue de cheval, les yeux scintillant de temps à autre, émettant un bref reflet jaunâtre. Sur son plaid, une dizaine de jeux de cartes et quelques coquillages au milieu de trois ou quatre ballots en tissu.

« Bonjour, vous êtes voyant ?

— Bonjour Jacob, je vous attends depuis longtemps.

— Comment savez-vous que je…

— Vous l'avez deviné mon fils : je suis voyant.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Tirez deux cartes jeune homme, répond le voyant en montrant du doigt les cartes de jeux étalées devant lui.

— Je prends ces deux-là.

— Ah ! La dame de cœur et le valet de pique.

— Ça veut dire quoi ?

— Je vais vous dire ce qu'Ibrahima n'a pas osé vous dire, mon fils. Ce soir, vous allez rencontrer la dame de votre cœur et six mois plus tard, vous partez.

— Je pars où ?

— Vous partez, vous mourez, jeune homme. »

* * *

Ils se libèrent de leurs craintes, de leurs vêtements, des homélies des rabbins et laissent leurs corps s’épouser sur l’herbe du jardin. Jacob et Éliana lèvent leurs mains, les étoiles sont trop loin pour qu’ils les touchent. Leurs mains retombent, leurs deux corps s’entremêlent à nouveau pendant que les rires montent aisément jusqu’aux étoiles.

« Jacob, c’était ta première fois ?

— Oui. Et toi ?

— Moi, non.

— Ah bon ! Je croyais qu’en Israël on était plus…

— On est comme tout le monde, ni plus ni moins. On aime, on hait, on se conduit bien, on se trompe, enfin… On vit.

— Je vais partir.

— Déjà !

— Non, je ne parle pas de ce soir. Je vais partir dans une semaine pour mon service militaire.

— Tu seras posté où ? Et pendant combien de temps ?

— Dans la bande de Gaza. Il paraît qu’il y a des réseaux de résistants palestiniens qui se construisent et il faut les démanteler. »

* * *

Devant le café, la vie se déguise en chien frustré. Elle rugit, elle aboie après les passagers, les étoiles, la lune, la nuit… La vie, toujours en tenue de chien, court, se hâte, trébuche, s’agite et succombe de fatigue. Elle vaque à ses tâches et puise à son gré à l’intérieur de nous. Elle nous file ainsi son mauvais caractère tel un virus violent.

Dans les yeux des villageois flânant çà et là tels des mouches, je lis la frustration, la colère du chien maltraité. Une colère refoulée, contenue, prête à exploser comme un volcan. Combien de temps va durer l’hibernation de ce volcan ? Tout à l’heure, la prostituée Mounia semblait à deux doigts de cracher de la lave.

Je croise le caporal retraité Khamis Elnajar. Il se parle à lui-même à voix haute en hâtant le pas. Visiblement, il songe encore à ses histoires de guerre en se mordant les doigts d’être passé à côté de la victoire. De grands gestes accompagnent les ondulations de son monologue. Les passagers se frappent les paumes en soupirant : il a pété un câble, ce pauvre homme.

Les paupières mi-closes, des convois d’hommes regagnent leurs maisons après une longue soirée au café. Une soirée identique à celle de la veille.

Une fois leur mari surgi au bout de la rue, quelques femmes impatientes claquent les volets et se pressent vers les portes. Elles veillent à ne pas vexer leur homme souvent irascible après une soirée plombée par les bulletins de loto perdants, les tours de cartes ratés, ou par une ou deux homélies saoulantes

du serveur Hamoudi. Même soupirantes face à la colère masculine, même se rendant compte qu'elles ne sont en réalité pas fières de leur mari comme chacune prétend l'être devant ses voisines, même en s'éveillant à leur semblant de vie, elles se taisent. Elles ne posent pas de questions « qui fâchent », sourient, proposent quelque chose à manger ou à boire, s'accommodent de la mauvaise humeur, se montrent disponibles et dociles au lit et… continuent à vivre.

« L'ombre d'un homme est plus sécurisante que l'ombre d'un château », dit le proverbe.

Les femmes du village, elles aussi, ont un volcan qui sommeille à l'intérieur. Un jour, les hommes et les femmes de ce village auront le caractère de Mounia, le caractère d'une prostituée : des centaines de volcans ravageront cette terre.

Hormis les chats, les chiens et moi, il n'y pas une âme dans la rue de la mosquée. J'entends un léger crépitement derrière une poubelle. Ce doit être un chat.

« Hé, mon ami… Mon ami », une voix enrouée m'interpelle en hébreu. Je me tourne vers la poubelle. Je sursaute :

« Qui êtes-vous ? Qui est-ce ? »

Jambes tétanisées, épaules tendues, gorge sèche, aucune fibre de mon corps ne donne le moindre signe malgré la rafale d'adrénaline qui me traverse. Je me trouve face à la silhouette d'un homme en tenue militaire qui vient de sortir de sa cachette derrière la poubelle. Terrifié à la vue de son M16, je répète à trois reprises : « Ne tirez pas ! »

« Je ne te ferai aucun mal. Ne crie surtout pas. Je suis un ami.

— Qui es-tu ? Et que fais-tu là ?

— Je m'appelle Jacob. Je fais partie d'un convoi militaire israélien chargé de patrouiller dans la bande de Gaza à la recherche de résistants. Je…

— Tu ne veux pas baisser ton arme ?

— Ah, excuse-moi, dit le soldat en redressant son M16 derrière son dos.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je faisais partie d'une expédition terrestre. Au pied du village, je me suis absenté pour faire mes besoins, puis j'ai perdu toute trace de mes camarades. C'est ma première mission et j'ai souvent la tête en l'air. J'ai même égaré mon téléphone… Il faut que je sois à l'abri des regards en attendant qu'on vienne me chercher à la sortie du village. Si je tombe dans les mains des résistants, je suis foutu. Ce sont de vraies bêtes sauvages d'après ce qu'on m'a dit au camp d'entraînement. »

Je n'ai pas envie de faire le rapprochement entre sale porc et bête sauvage. En tout cas, ma mère n'a jamais imaginé qu'elle caressait un sale porc chaque fois que je me réveillais en fanfare après un cauchemar. Et ce pauvre soldat, il ignore que parmi les milliers d'habitants, il vient justement de tomber sur une bête sauvage pour lui sauver la vie.

« C'est quoi, ton prénom ?
— Jacob. Jacob Benhanoun, me répond-il en me tendant la main.
— Hani Elajrani. Ravi de faire ta connaissance. Tu peux me suivre, je t'amènerai jusqu'à la route principale à la sortie du village. Par contre, veille à ne pas parler hébreu à voix haute. Même les murs ont des oreilles dans ce village et le mot secret ne fait pas encore partie de notre vocabulaire.
— Je suis arrivé avec ma famille il y a trois mois.
— Moins fort je t'ai dit. Tu veux mourir ou quoi ? Vous êtes venus d'où et pourquoi faire ?
— On est venus de France. Mon père a grandi avec le rêve de se faire enterrer en Terre promise.
— Se faire enterrer ! Quel beau rêve ! »

Yeux tournés vers le ciel, mains dans les poches, Jacob ne prête pas attention à mon ironie et poursuit son récit en shootant dans une canette de cola vide. Sa tête ne cesse d'osciller entre le ciel et la terre. Tantôt il regarde par terre pour ne pas louper la canette, tantôt il scrute le ciel, me faisant penser à un bigot embarrassé cherchant Dieu dans les cieux.

En regardant Jacob, je songe à mes dessins, à ce visage anonyme qui revient à chaque fois que je libère mon stylo. Le visage étiolé, les yeux gagnés par la torpeur, les cheveux frisés, les sourcils froncés, les traits troubles, des traits fragiles qui ne cachent pas la vulnérabilité de l'être qui les porte, c'est tout lui !

« Jacob, ça ne t'est pas arrivé de rencontrer quelqu'un pour la première fois et d'avoir l'impression de le connaître depuis longtemps ?
— Ben… Des fois ça m'arrive, oui. Pourquoi ? rétorque-t-il, étonné de m'entendre passer du coq à l'âne pendant qu'il racontait son histoire.
— Je t'expliquerai plus tard. Regarde, là devant, c'est la vallée. Et les lumières que tu vois plus loin, c'est une colonie juive. Si tu veux, je peux t'accompagner jusqu'à là-bas. Tu y seras en sécurité.
— Ah non, non. Je suis ici pour protéger ces colonies et je ne veux pas me couvrir de ridicule en allant leur demander protection. Amène-moi jusqu'à la sortie du village, si cela ne te dérange pas. Les jeeps militaires sont censées inspecter les sorties des villes trois fois pendant la nuit. Je vais sans doute tomber sur l'une de ces patrouilles.
— C'est comme tu veux. On va donc longer la vallée et passer derrière le cimetière avant d'arriver à destination. C'est un peu long mais cela nous évitera de traverser le village. Oui, c'est une bonne idée de ne pas traverser le village. Les villageois dorment d'un œil et avec le bruit que tu fais en shootant dans les canettes vides, on n'y passera pas inaperçus. »

Nous marchons. Moi pressant le pas, stressé à l'idée de croiser un promeneur nocturne, lui remuant sa tête dans tous les sens, posant des questions sur tout ce qui rentre dans son champ de vision. Il dévore, tel un enfant curieux, ce nouveau monde, la Terre promise de ses ancêtres.

Alex Epstein est né en 1971 à Leningrad (Saint-Pétersbourg). Il émigre avec sa famille en Israël à l'âge de huit ans. Il vit actuellement à Tel-Aviv où il écrit pour différents journaux et enseigne la création littéraire.

Il a reçu en 2003 le prix du Premier ministre pour la Littérature.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Son œuvre, écrite en hébreu, comprend trois romans :

– *Honey dictionary*, éd. Gvanim, 2000

– *The Odyssey*, éd. Keter, 2001

– *Dream Recipies*, éd. Babel, 2002

et trois recueils de nouvelles :

– *The Dog that Talked*, éd. Zmora Bitan 1994

– *The Mountainer's Beloved* éd. Keter, 1999

– *Blue has no South*, éd. Am Oved, 2005, dont une partie a été traduite en russe en 2006 *(Selected Stories*, éd. Muravei, 2006, Moscou).

SEPT HISTOIRES BRÈVES

LE CAUCHEMAR DES MONTRES DE JUNG

À l’exception de la seule phrase marquée par le mot explicite de « réalité », presque rien de ce qui sera raconté ne s’est passé ni n’a eu lieu en ce lointain été de 1926, lorsque le psychanalyste Carl Jung offrit à sa maîtresse une montre qui n’indiquait pas les minutes. Il lui demanda de la porter même pendant son sommeil car cette montre, selon lui, mesurait le temps de l’amour.

Quelques jours plus tard, la maîtresse de Jung rencontra l’épouse de Jung alors que cette dernière se tenait devant la vitrine d’un magasin de fournitures de dessin sur un boulevard de Zurich. Les deux femmes, qui s’étaient déjà rencontrées lors d’une fête, se serrèrent poliment la main. La maîtresse de Jung ne put s’empêcher de remarquer que la femme de Jung portait à son poignet une montre qui n’indiquait pas les heures.

Cette rencontre eut sans doute un impact sur la réalité, même si la réalité, c’est bien connu, est plus pâle que son ombre. En tout cas, dans un des rêves de Jung, sa femme demanda à sa maîtresse si elle avait l’heure.

SMS EN ERRANCE

De temps à autre, et bien que toutes les batteries soient censées être envoyées dans un autre lieu de stockage, une petite mélodie s’élève d’un des téléphones dans le stock des téléphones portables usagés. L’employé somnolent localise l’appareil rebelle et efface une autre déclaration d’amour qui restera sans réponse.

CELLE QUI COLLECTIONNAIT LES GRILLES DE MOTS CROISÉS REMPLIES

Le marché des deux collections suivantes est extrêmement restreint : je collectionne les titres de nouvelles que je n’écrirai pas ; Anna, elle,

collectionne des grilles de mots croisés remplies.

Cela dit, il faut bien admettre qu'on peut en apprendre beaucoup. Comme, par exemple, le nom de la galaxie la plus proche de la Voie lactée en neuf lettres ? Andromède. La planète la plus proche de la Terre, en quatre lettres ? Mars. La capitale de la Belgique, en neuf lettres ? Jérusalem, bien sûr.

Elle range les grilles contenant des erreurs de typographie dans un classeur à part. Elle fait de même avec les grilles qui n'ont pas été remplies pour toutes sortes de raisons : des définitions trop compliquées ou pas assez de temps…

La collection d'Anna compte bien plus de sept cents grilles, en plusieurs langues : russe, français, arabe, italien, anglais et bien d'autres. Il y en a même une qui, d'après elle, est dans une langue dont personne ne connaît l'origine, le basque. Une autre, qui lui est particulièrement chère, a été remplie par sa grand-mère en 1931. Elle a été découpée dans un journal yiddish, *Da Spiel*, qui fut publié à Riga, en Lettonie.

Mais encore, une des caravelles de Colomb, en cinq lettres ? Pinta. Le tiers d'un tiers, en huit lettres… Neuvième. Cause de la mort de Roméo et Juliette, en cinq lettres ? Amour.

À l'étranger, les amis d'Anna sont toujours à la recherche de grilles de mots croisés dans les journaux et les magazines oubliés dans le train. Un de ces jours, je devrais essayer d'écrire l'histoire d'Anna. Je devrais raconter qu'à Saint-Pétersbourg, sa ville natale, elle étudiait la chimie à la fin des années 1970. Qu'aujourd'hui, elle vend des produits cosmétiques dans une grande chaîne de magasins. Que petite, elle bégayait. En 1991, après qu'elle eut appris l'hébreu, ce défaut disparut.

L'ANGE DONT RÊVÈRENT BROD ET KAFKA

Une nuit, Max Brod rêva d'un ange qui n'avait plus que l'aile droite. L'ange frappa à la porte de Brod et lui demanda où habitait Kafka. Brod lui indiqua le chemin et se dit, dans son rêve, qu'il n'avait jamais vu quelque chose d'aussi terrifiant que cet ange à une seule aile. Le lendemain, Brod rencontra Kafka. Ce dernier lui raconta que la veille, il avait rêvé d'un ange sans ailes qui lui avait demandé l'adresse de Max Brod.

CELLE QUI RÊVAIT DE CHANSONS IMAGINAIRES

Elle lui garde ses documents sur la plus haute étagère de la vieille armoire de la chambre, la pièce la plus proche de la pluie. C'est aussi la pièce la plus éloignée de la pluie et du rêve où elle entre dans un magasin de vinyles, dans une ville étrangère. Le vendeur tente de l'aider. Elle se souvient du croquis d'un pont sur la pochette. Non, il n'a jamais entendu parler de la vieille chanson qu'elle cherche et qui commence ainsi : « L'amour est un nouveau visa sur le passeport d'un mort ».

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

Dans les vieux livres d'histoire, vous lirez que le mur a été construit il y a très longtemps afin de nous séparer du fou qui se tenait là-bas et dessinait des graffitis dans l'air. Une fois le mur érigé, il fut impossible à nos ancêtres de voir ce qui était advenu du fou. Peut-être a-t-il abandonné son œuvre, peut-être l'a-t-il continuée pendant de longues années. (Ceux qui cherchent à effrayer leurs enfants avant de les mettre au lit disent même qu'il est encore de l'autre côté du mur ; les paumes de ses mains se sont transformées en pinceaux, il les fait bouger à la vitesse de l'éclair, il grave le mur et écrit, le griffe et écrit encore…) Bien sûr, ceux qui prétendent que le mur n'aurait qu'un seul côté n'ont aucun respect du bon sens ni de la loi.

DE LA CONCORDANCE DES TEMPS ENTRE LA POÉSIE ET LA PROSE

L'horloge murale indiquait minuit une. Un écrivain et un poète se rencontrèrent. « Ma muse m'a quitté », dit l'écrivain. Le poète lui répondit : « Alors écris-le ». L'écrivain se mit doucement à pleurer. « Et elle est avec un autre homme maintenant ». Le poète lui dit : « Alors, écris-le ». L'écrivain ajouta : « Je le soupçonne même d'avoir les yeux bleus ».

« Alors écris-le ou bien va le frapper », conseilla le poète.

« Peut-être ne m'aimait-elle pas, dit l'écrivain, c'est cela, peut-être ne m'a-t-elle jamais aimé. »

Le poète dit : « Alors écris-le. Ou bien va le frapper. Il est fort ? »

L'écrivain réagit : « Je n'ai pas dit qu'il était fort, j'ai dit qu'il avait les yeux bleus ».

« Alors écris-le. »

« Dis-donc, qu'est-ce que tu veux de moi à la fin ? hurla l'écrivain. Écris-le toi-même ! »

« Pourquoi me suggères-tu d'écrire ? » s'étonna le poète.

« Parce que tu me l'as suggéré, répondit l'écrivain. C'est toi qui m'as suggéré d'écrire ! »

« Je ne t'ai rien suggéré du tout », dit le poète en haussant les épaules.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Tu viens de le faire… cinq fois ! »

« Je ne sais pas du tout de quoi tu parles… »

« Je parle de ma muse qui m'a quitté. »

« Alors écris-le… »

« Tu vois, tu recommences ! » L'écrivain bondit, arracha l'horloge du mur et frappa le poète de toutes ses forces. Il était minuit trois.

Extrait du livre *Le Bleu n'a pas de Sud*,
traduit de l'hébreu par Emna Zina-Thabet

[illegible]N &